

Plaidoyer pour la nuance (quand tout le monde veut en découdre)

Philosophie Magazine- le 03 décembre 2020

Si tout est noir ou blanc, alors penser en nuances, c'est verser dans l'erreur. Mais si, au contraire, le réel se présente comme un subtil dégradé, peut-être est-ce en adoptant des positions tranchées que l'on est sûr de raconter n'importe quoi.

Se prendre une belle volée d'injures n'a jamais été aussi facile qu'aujourd'hui. Il suffit de publier sur Facebook un vibrant plaidoyer pour une campagne de vaccination nationale obligatoire contre le Covid-19. Ou bien de se fendre d'un petit texte malicieux soutenant que Donald Trump a été le plus romanesque des présidents américains et que lui, au moins, se souciait des classes populaires et pas seulement des bobos de New York et de Californie. Dans une conversation entre amis (même à moins de six!), le débat peut s'échauffer comme du lait dans une casserole si l'on se met à soutenir que les caricatures de Mahomet étaient franchement mal dessinées, médiocres, et que les dessinateurs danois n'arrivent pas à la cheville de ceux de *Charlie Hebdo*, ou, au contraire, qu'il faudrait inviter tous les élèves de France à les regarder avant d'en débattre en classe, pour ne pas reculer d'un iota sur la liberté d'expression.

"L'outrance des discours n'est que le miroir d'une nouvelle ère géopolitique, post-démocratique, à couteaux tirés"

Cependant, au-delà de la tension qui électrise les prises de parole actuelles, il y a la conscience sourde, diffuse, que le fond de l'air fraîchit. Ce n'est pas seulement la pandémie qui est en cause. Le réchauffement climatique nous mène droit à la raréfaction des ressources et de l'eau potable. Les taux d'intérêt sont au plus bas, mais les économies reculent. Des leaders autoritaires sont plébiscités en Russie, en Inde ou en Turquie, tandis que les États-Unis augmentent massivement leurs investissements dans l'armement atomique. Et la Chine, qui s'impose comme première puissance mondiale, pratique bien davantage la surveillance des populations, la citoyenneté à points conditionnée à l'obéissance, que l'ouverture. En somme, l'outrance des discours n'est que le miroir d'une nouvelle ère géopolitique, post-démocratique, à couteaux tirés.

C'est donc, avouons-le, tenter de prendre l'Histoire à contre-courant que de proposer, dans ces conditions, un plaidoyer pour la nuance.

[...]

Les mains dans le cambouis de la politique

L'éloge de la nuance est d'abord et avant tout une affaire de lucidité. Pourquoi la nuance a-t-elle, malgré tout, mauvaise réputation ? Pourquoi craint-on qu'elle rime avec l'impuissance ? Sans doute parce que la lucidité ou l'honnêteté intellectuelle nous amènent fatalement à reconnaître l'étendue de notre ignorance et à faire place au doute – attitude qui, dans le champ de la politique et en période de crise, ne fonctionne pas. La politique n'est pas le lieu de la pensée mais de l'action. C'est, du reste, ce qui rend les politiciens de tous bords si peu sympathiques – ils mentent, ont recours à des exagérations, masquent leurs manques et protègent les intérêts de leur parti. C'est

hélas ! à un juriste nazi, Carl Schmitt, que nous devons d'avoir dévoilé ce caractère déplaisant de l'engagement dans *La Notion de politique* (1932) : « *La distinction spécifique du politique, à laquelle peuvent se ramener les actes et les mobiles politiques, c'est la discrimination de l'ami et de l'ennemi.* » Suivant cette définition, la politique est donc régie par l'hostilité et a des accointances avec la guerre. Le nuancé y a aussi peu sa place qu'un danseur étoile sur un ring de boxe ou un joueur de clavecin dans un festival de *metal*. La politique est parménidienne, en ce sens qu'elle évince les positions intermédiaires, les doubles appartenances ou les identités complexes, les intérêts contradictoires qui font que personne n'est jamais, pour nous, entièrement ami ni ennemi. Elle passe au bulldozer l'espace qui sépare mon territoire de celui de mon adversaire, afin de le transformer en *no man's land* : l'ami est l'ami, le non-ami est l'ennemi. Mais un héraclitéen ne saurait s'y résoudre, qui n'aurait de cesse de demander : n'arrive-t-il pas que notre ami se refroidisse et se montre parfois notre rival, tandis que notre ennemi se réchauffe et se rapproche de nous ?

Où s'établir ?

Nous voilà donc tirillés entre deux aspirations. En tant que nous nous interrogeons, que nous aimerions démêler le vrai du faux sans y parvenir, nous sommes tentés de préférer les nuances. Mais en tant que nous sommes pris dans des interactions sociales, des rapports de force, nous avons à tenir des positions de combat. Comment ne pas voir qu'il y a quelque chose de décevant, sinon de schizophrène dans ce partage, ce cloisonnement entre la pensée et la politique ?

Sans prétendre proposer une solution définitive à un tel problème, il est tentant de le ramener à une question : où convient-il d'établir le camp de base ? Et là, de deux choses l'une. Si on l'installe en politique, on se prive de l'espace de l'interrogation et de la lucidité, on n'aura plus en tête que des arguments grossiers, des slogans. Si, au contraire, on monte la tente du côté de la réflexion et de la nuance, alors, on ne perdra pas de vue que les incursions dans le territoire de la politique sont de courtes phases où l'on endosse une erreur, afin de faire progresser les intérêts du groupe auquel on appartient ou que l'on s'est choisi. **Ainsi, nous pouvons décider que la nuance soit notre priorité.**

[Alexandre Lacroix](#)

Alexandre Lacroix est un [écrivain](#), [philosophe](#) et [journaliste français](#) né le [2 septembre 1975](#) à [Poitiers](#). Il est [directeur de la rédaction](#) de [Philosophie Magazine](#)¹. Il est par ailleurs président et co-fondateur d'une école d'écriture, [Les Mots](#)².